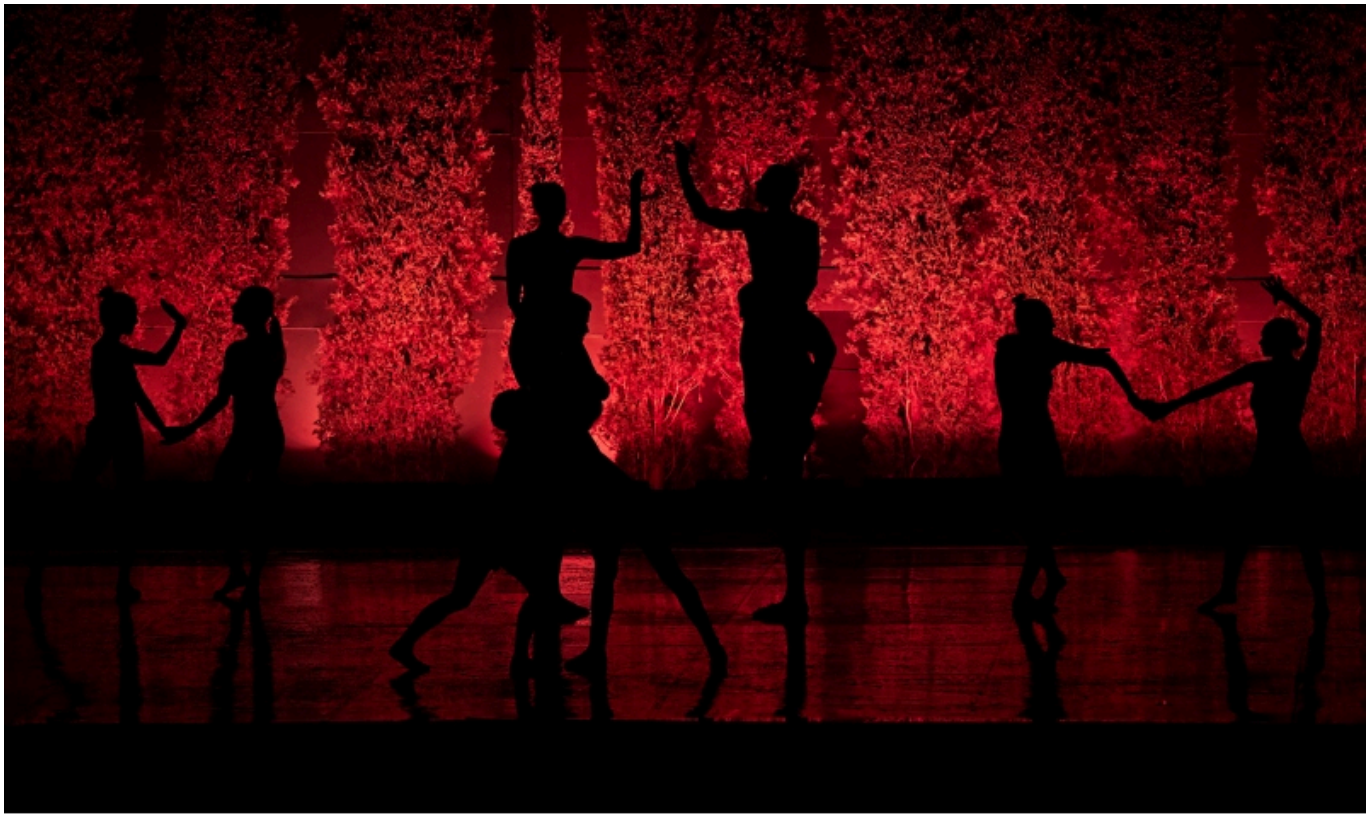
CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre national de Chaillot, le 17 octobre 2024. « Didon & Enée » (d'après Purcell) par Blanca LI

C'est une gageure qui tenait de la folie douce : reprendre l'opéra le plus déchirant de Purcell, *Didon et Énée*, sans une voix, sans une perruque, sans un seul oripeau baroque. Et pourtant, Blanca Li, la célèbre chorégraphe andalouse au regard de feu, a fait du Théâtre national de Chaillot un lieu d'émotions brutes, une arène où la danse ne se contente plus d'accompagner la musique, mais la déchire, la caresse, ou la contredit parfois… pour mieux en révéler les abysses !

Au lever de rideau, dix interprètes, nus d'effets, vêtus d'une modernité sobre qui les ancre dans notre temps, évoluent sur un plateau dépouillé. Pas de palais ni de vaisseaux troyens. Juste une lumière crépusculaire, qui sculpte les muscles et les ombres. Ce que **Blanca Li** nous donne à voir, ce n'est pas Carthage, c'est l'intérieur de Didon – son torse qui se soulève, son dos qui se tord, ses mains qui cherchent encore une main disparue.

La chorégraphe andalouse, connue pour son énergie solaire et sa gourmandise rythmique, surprend ici par une forme de retenue lumineuse. Sa « *danse légère* », comme elle l'appelle,

n’a rien d’anodin : elle est aérienne, fluide, presque impondérable – mais elle porte en elle tout le poids des silences de **Henry Purcell**. Chaque mouvement semble répondre à un non-dit de la partition, à une note tenue, à une modulation où le texte originel aurait laissé place au souffle. On voit alors ce que l’opéra ne dit jamais : l’hésitation de Didon avant d’aimer, la fragilité d’Énée lorsqu’il promet, la brûlure de la rumeur qui s’infiltre comme un venin dans le corps collectif.



Car c’est bien là que le spectacle touche au génie : Blanca Li ne raconte pas seulement une histoire d’amour, elle fait de cette histoire le miroir de nos propres contraintes sociales. Les dieux et les sorcières du livret deviennent ici des forces invisibles, des pressions de groupe, des regards qui jugent, des murmures qui circulent. Les dix danseurs forment un chœur mouvant, tantôt complice, tantôt menace, qui serre les amants

dans un étau aussi doux qu’inexorable. Quand la foule se resserre sur Didon, on sent le poids de la cité, du devoir, du qu’en-dira-t-on — ces chaînes que la société tisse autour du désir.

Mais ce qui émerveille, c’est que toute cette gravité est portée par une danse d’une légèreté apparente. Les appuis sont subtils, les déplacements glissés, les portés suspendus comme des respirations retenues. Blanca Li mêle avec une aisance confondante des accents de musique contemporaine, des fulgurances de *hip-hop*, des lignes de ballet classique, le tout fondu dans un idiome personnel qui semble né de la musique elle-même. Les corps ne sont plus des instruments — ils sont la partition vivante, où chaque intervalle, chaque cadence, trouve son équivalent charnel.



Le moment le plus saisissant reste, bien sûr, le dernier acte. Le célèbre *When I am laid in earth*, cette plainte déchirante, est ici transcendé par une interprétation d'une nudité bouleversante. Didon s'effondre par à-coups, ses membres dessinent l'irréparable, sa colonne vertébrale incurvée raconte l'abandon mieux qu'aucune *aria.* Le plateau se vide, les lumières s'éteignent, et il ne reste que ce corps qui dit l'amour mort, sans pathos, sans emphase, dans une simplicité qui prend aux tripes.

On sort de Chaillot étourdi, comme après une tempête intérieure. **Blanca Li** a réussi là où beaucoup échouent : elle a rendu l'opéra de Purcell immédiat, charnel, contemporain, sans jamais le trahir. Elle a fait danser les silences, les regards et les non-dits, et elle nous a rappelé que la tragédie, au fond, est toujours la nôtre – celle de deux êtres qui s'aiment contre le monde, et que le monde finit toujours par séparer.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre national de Chaillot, le 17 octobre 2024. « Didon & Enée » (d'après Purcell) par Blanca LI. Crédit photoraphique (c) Fermin Rodriguez

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre national de Chaillot, le 15 février 2023. « OVER DANCE » : « Birthday Party » d'Angelin Preljocaj et « Un jour nouveau » de Rachid Ouramdane par la Compagnie ATERBALLETTO

Au Théâtre national de la Danse / Chaillot, la Compagnie Aterballetto a offert à son nombreux public un diptyque audacieux – « *Over Dance* » – dans lequel Angelin Preljocaj et Rachid Ouramdane ont eu la tâche et le soin d'interroger le corps vieillissant… et ont transformé, à eux deux, une question intime en une fresque scénique universelle, bouleversante, et d'une beauté à couper le souffle.

Avec « ***Birthday Party***« , la première pièce de la soirée, **Angelin Preljocaj** pose sa griffe avec une gravité poétique. Loin de tout misérabilisme, il convoque des interprètes de plus de 60 ans, des êtres de chair et de mémoire dont les corps portent les stigmates du temps vécu. Mais là où d'autres auraient vu des limites, le chorégraphe révèle une nouvelle grammaire gestuelle. Chaque mouvement semble creusé par l'expérience, habité par une vie intérieure fulgurante. Ce

n’est plus la performance physique qui émerveille, mais la présence irradiante, la densité des silences et cette manière unique qu’ont ces artistes de voyager dans les « *interstices du temps*« . Preljocaj ne cherche pas à nier l’âge ; il le magnifie, le transcende en une méditation active où le réel et l’imaginaire dansent ensemble, offrant des tableaux d’une intemporalité saisissante.

La seconde partie, intitulée « ***Un jour nouveau*** » et signée **Rachid Ouramdane**, agit comme un contrepoint lumineux et tout aussi profond. Le directeur de la Maison de Danse parisienne aborde le thème avec une intelligence chorégraphique jubilatoire, en jouant sur trois registres qui se répondent en écho. Il confronte d’abord le corps « *retraité* » de deux anciens interprètes au souvenir de leur virtuosité passée, créant un dialogue émouvant entre ce qui fut et ce qui est. Puis, dans un élan plus spectaculaire, il détourne l’esthétique du *music-hall* : les claquettes résonnent, les paillettes scintillent, mais sous cette légèreté apparente affleure une réflexion poignante sur le temps qui use et l’art qui résiste. Enfin, par le prisme de la romance, Ouramdane tisse une histoire de couple en maturation, où les corps s’apprivoisent, s’usent et s’aiment encore, sublimant la vulnérabilité en un manifeste de tendresse et de résilience.



Ce qui impressionne dans ce programme, c’est la cohérence de deux visions pourtant si différentes. Là où Preljocaj plonge dans l’introspection quasi mystique, Ouramdane répond par l’énergie et la nostalgie festive, mais les deux convergent vers une même conclusion éclatante : le corps vieillissant n’est pas un corps en déclin, mais un territoire de tous les possibles, une géographie intime où se lisent les combats et les joies d’une vie. Au final, le programme « *Over Dance* » s’impose comme une expérience sensorielle totale. On ressort de Chaillot secoué, les yeux brillants, la mémoire pleine de ces gestes si humains. En une soirée, **Preljocaj** et **Ouramdane** nous offrent bien plus qu’un spectacle : un miroir tendu à notre propre rapport au temps. Une leçon de vie dansée, bouleversante d’intelligence et d’émotion. Un grand cri d’amour pour la danse, qui prouve ici qu’elle n’a pas d’âge !



CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre national de Chaillot, le 15 février 2023. « OVER DANCE » : « Birthday Party » d'Angelin Preljocaj et « Un jour nouveau » de Rachid Ouramdane par la Compagnie ATERBALLETTO. Crédit photographique (c) Patrick Cockpit & Julien Bengel

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre national de Chaillot,

le 13 mai 2022. « VENEZUELA » par Ohad NAHARIN et la Batsheva Dance Company

C’était un événement que l’on attendait avec une impatience mêlée d’une certaine fébrilité. Après deux longues années de pandémie qui ont tenu le monde culturel en suspens, Ohad Nahirin et sa mythique *Batsheva Dance Company* faisaient enfin leur grand retour sur la scène du Théâtre national de Chaillot. Et pour cette rentrée tant espérée, le chorégraphe a choisi de reprendre « *Venezuela*« , une œuvre puissante et magistralement maîtrisée , offrant à ses danseurs exceptionnels l’écrin d’une pièce qui reste, comme à son habitude, aussi sombre qu’éblouissante.

« *Venezuela*« , dont le nom a été choisi presque comme un heureux hasard sonore, cristallise pourtant un point de conflit universel. C’est une odyssée des corps, brute, exigeante et poignante, qui explore le dialogue et le conflit entre le mouvement et ce qu’il représente. La pièce se déploie comme un diptyque fascinant : la même chorégraphie est jouée deux fois, mais par deux groupes de danseurs différents, avec des ambiances musicales et des lumières radicalement opposées.

C’est là que réside toute la génie de la proposition. Dans la première partie, une bande-son de chants grégoriens, presque sacrée, imprime une solennité méditative aux mouvements. Les corps, d’une plasticité exceptionnelle, se déploient dans une lenteur mouvante, des duos sensuels et des gestes saccadés, créant un contraste saisissant avec l’énergie parfois

convulsive qui semble les traverser. Le plateau, baigné d'une lumière sobre, devient une nef romane, un espace de rituel où la danse semble puiser dans une intériorité profonde.

Puis, tout bascule. La seconde partie, portée par une bande-son électrisante mêlant r*ap, rock* et musiques électroniques (de *Notorious B.I.G.* à *Rage Against the Machine*), transforme notre perception de la même partition. La danse, qui n'est plus la même tout en étant identique, devient plus urgente, plus draconienne, presque survoltée. Les mêmes pas, les mêmes sauts, les mêmes courses frénétiques acquièrent une toute autre énergie, plus contemporaine, plus festive et furieuse. C'est une expérience troublante qui démontre avec éclat combien la musique peut infléchir la lecture d'un geste, et combien la répétition est en réalité une source intarissable de variations.



Les dix-huit danseurs, vêtus de noir mais tous singuliers,

sont portés par une technique infaillible et une intensité de présence qui subjugue. On reconnaît là la marque de fabrique de la « *Gaga*« , cette méthode d'écoute et de dialogue profond avec le corps. Chaque interprète habite le mouvement de l'intérieur, le nourrissant de sa propre rage, de sa douleur ou d'une jubilation parfois ironique. Les moments de grâce sont nombreux, comme lorsqu'ils frappent le sol avec des drapeaux (vierges puis colorés), dans un geste rageur qui questionne le nationalisme et la propagande. Ou encore, lorsque le désir de se toucher est empêché par un frein invisible, ou que la scène se remplit d'une course si vive qu'on craint la collision.

« *Venezuela* » ne dispense aucune vérité, mais offre une multiplicité de choix, ouvrant grandes les portes de l'interprétation. On y sent la brûlure des conflits, les désordres du monde, mais aussi une célébration farouche et incandescente de la liberté de danser ensemble. Le spectacle s'achève sur une montée en puissance anxiogène, une sorte de transe qui sublime les angoisses, laissant le public épuisé, bouleversé, mais profondément vivant. Ce retour était une promesse, elle a été tenue : la Batsheva est de retour, et elle est toujours aussi incandescente !



CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre national de Chaillot, le 13 mai 2022. « VENEZUELA » par Ohad NAHARIN et la Batsheva Dance Company. Crédit photographique © Ascaf